

Fiction

Numéro 64, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1996). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (64), 33–45.

L'ÎLE DU JOUR D'AVANT

Umberto Eco

Trad. de l'italien

par Jean-Noël Schifano

Grasset, Paris, 1996,

461 p. ; 34,95 \$

Abandonnez toute espérance, vous qui abordez à ces rivages dans l'espoir d'y trouver un roman : vous n'aurez ici que ratiocinations fumeuses à peine assaisonnées d'une ironie que la perspective rend un peu facile ; cours d'histoire des sciences où le maître, pourtant grand pédagogue devant l'éternel, distille un ennui presque mortel, étalage, guilleret comme toujours, mais complaisant comme jamais, d'une culture qu'on finit par trouver paradoxalement insignifiante tant elle s'amuse du rare, de l'incunabile, du bizarre et du controuvé.

Une bonne moitié du livre est faite de discussions, que l'on aimerait bien suivre avec un quelconque intérêt, entre un vieux jésuite et un jeune homme, sur la détermination de certain méridien et quelques principes de physique où le bricolage à la part belle, le tout agrémenté d'une vague amourette traitée dans l'artifice de la carte du tendre et d'un fatras de mises en abyme, de doubles et de miroirs où l'apprenti littérateur reconnaîtra le clin d'œil baroque ou néo-romanesque.

Bien sûr on retrouvera ça et là, tout de même, la patte d'Umberto Eco, faite d'une fantaisie amusée et d'une joie d'écrire contagieuse, mais avec quelle parcimonie, au milieu de quel effort et de quelles lourdeurs de saltimbanque un peu essoufflé !

Peut-être le XVII^e siècle qu'Umberto Eco prend pour cadre de son roman est-il trop loin de nous, peut-être ses préoccupations nous apparaissent-elles oiseuses, et byzantines ses querelles métaphysiques. Sans doute aussi pasticher, comme il le fait, les précieux et leurs élégances un peu torsés, leur

artificialité forcenée et jusqu'à l'aspect poussif de certaines de leurs constructions, conduit-il le romancier à mener trop loin la distanciation, dans un étalage somme toute assez scolaire de cours rhétoriques rares, d'inventions narratives tordues, d'affectations langagières lassantes et sans verve. Toujours est-il que ce roman s'enlise dès son premier tiers et que le lecteur reste toujours si étranger à ce qui se passe là que bientôt seul son respect pour l'auteur le pousse à poursuivre.

Depuis *Le nom de la rose* d'éclatante mémoire, le romancier Umberto Eco ne cesse, hélas, de décevoir et de déchoir. Souhaitons à ses nombreux admirateurs qu'après le cul-de-sac de ce dernier roman il renaisse à l'invention vraie et abandonne ses jeux solipsistes avec sa phénoménale culture.

Jean-Pierre Vidal

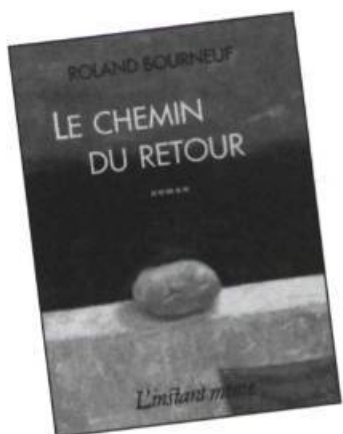
J'ALLUME

Robert Giroux

Triptyque, Montréal, 1995,

55 p. ; 14 \$

Le rythme, en poésie, est une donnée de base, un élément fondamental de l'univers poétique. Robert Giroux, avec son tout dernier recueil, a trouvé dans le rythme même l'unité dont toute œuvre a besoin pour s'épanouir. Si les thèmes de *J'allume*, qui convergent pour la plupart vers la sensualité, ne s'y cantonnent pas, s'il est aussi question d'amour, de musique, entre autres choses, le recueil prend quand même son sens véritable, il me semble, dans le rythme qui transcrit si bien cette sensualité. Tout est circulaire dans l'écriture de Robert Giroux, tout me semble en rondeur : le phrasé, l'enjambement, même l'image du poète penché sur toute chose : « Le gisant git là dans la plus grande simplicité/pierre froide nez coupé comme il se doit/les bas-reliefs m'obligent à me pencher/poissons-



Robert Giroux passe par une respiration, une ultime signature du souffle. « Il y a lieu parfois de s'éclaircir la voix, ne serait-ce que pour retrouver sa propre respiration. » Cette phrase, tirée de la quatrième de couverture, convient parfaitement au poète. Lisez ce recueil en le murmurant et vous vous sentirez aussi respirer par ce souffle.

Claude Paradis

LE CHEMIN DU RETOUR

Roland Bourneuf

L'Instant même, Québec,

1996, 238 p. ; 24,95 \$

Essayiste chevronné, puis poète et nouvelliste, Roland Bourneuf s'attaque cette fois-ci au roman. Et il le fait de main de maître en empruntant les couleurs du récit autobiographique au *je*. Son narrateur, le Français Louis-Edouard Dubuc, est un « sexagénaire sur le déclin » qui est maintenant à la retraite et qui a toujours aimé la solitude. Il dit avoir « entrepris cette histoire sans autre projet que le plaisir de céder à la poussée des mots ». Il remonte dans son enfance et s'achemine petit à petit jusqu'à la réalité contemporaine.

Loin d'être linéaire, cependant, le récit procède par larges retours en arrière. Il adopte un ton grave et lent où règnent la discrétion et la pudeur des sentiments. Dubuc se raconte en plus avec la lucidité de celui qui connaît le « pouvoir falsificateur des mots » et qui sait qu'il « invente autant qu' [il se] remémore ». On pense ici à Robert de Roquebrune du *Testament de mon enfance*, un récit autobiographique appartenant en fait au roman.

Mais *Le chemin du retour* fréquente en même temps d'autres avenues. Si le narrateur se préoccupe du récit des faits eux-mêmes, il tend aussi, avec une modestie et une attention remarquables, à rechercher leur signification. Le tout est rendu dans une langue raffinée et précise qui fait habilement état des hésitations de la mémoire et de la confusion des souvenirs. Tout en languissant, par petites touches, « ce qui fait mal », Dubuc en arrive ultimement à « [se] rap-

femmes, griffons-oiseaux et/ toutes ces feuilles gracieuses en hommage/au gisant indifférent ».

Cette façon d'amalgamer les thèmes (par le rythme) permet au poète d'élargir la palette des textures ambiantes, passant sans accroc de la ville à la nature, en croisant la longueur de la musique comme l'effervescence contenue d'un doux érotisme. Tout tient avec justesse parce que tout dans l'écriture de



procher de [lui]-même». L'exergue initial de Colin Wilson prend alors tout son sens : « Le chemin du retour est la marche en avant qui s'enfonce plus profondément dans la vie ».

« Je n'ai jamais aimé laisser quoi que ce fût derrière moi [...] Pas de trace qui permit de m'identifier, [...] », nous dit le narrateur au début et à la fin de son récit. *Le chemin du retour* est pourtant un legs qu'on ne risque pas d'oublier : c'est, à tous points de vue, un roman de la maturité. À déguster à petites doses.

Jean-Guy Hudon

ROUGE DÉCANTÉ

Jeroen Brouwers
Trad. du néerlandais
par Patrick Grilli
Gallimard, Paris, 1995,
168 p. ; 24,95 \$

Deuxième volet d'une trilogie autobiographique à laquelle se consacre Jeroen Brouwers, considéré comme l'auteur le plus lu et le plus célèbre des Pays-Bas, *Rouge décanté* a valu à son auteur le Prix Femina à l'automne 1995. Le projet romanesque s'inscrit dans la lente et inéluctable remontée de la mémoire, immédiate et passée, déclenchée lorsque le narrateur apprend la mort de sa mère un certain matin de janvier 1981. L'annonce de cette mort agit ici tel un puissant révélateur et ravive des souvenirs qu'il voudrait à jamais ensevelis dans l'oubli : des moments de son enfance vécus dans un camp durant l'occupation japonaise de l'Indonésie néerlandaise au moment de la Deuxième Guerre mondiale. L'enfant y sera quotidiennement témoin, en compagnie de sa mère, de sa grand-mère et de sa petite sœur, de scènes effroyables qui marqueront à jamais sa vision du monde.

Sur un ton et un rythme incantatoires, Jeroen Brouwers fait l'autopsie de ces années

charnières qui modèlent à jamais chez un enfant les relations qu'il établira par la suite avec son entourage. Témoin à 4 ans des pires scènes de l'avi-lissement humain, auxquelles de surcroît sa mère est forcée de participer, Jeroen Brouwers en traînera les séquelles toute sa vie. La seule vue de sa femme donnant naissance à son enfant, des marques de douleur dans un corps de femme, suffira à rejeter non seulement cette vision, entre toutes intolérables du seul fait de leur pouvoir d'évocation cauchemardesque, mais à fuir la femme elle-même. Sa vie durant, tel un enfant qui n'a de la beauté qu'une conception inaltérable, il refusera toute forme d'altération physique, de déchéance chez l'autre.

Le présent roman, loin d'agir miraculeusement en opérant l'impossible réconciliation avec le passé, vient plutôt en mesurer froidement l'irréversibilité. Sans jamais verser dans la vindicte, Jeroen Brouwers témoigne superbement du quotidien dans ces camps où la vie n'était que bruissement du vent et, comme il nous le rappelle tout au long de ces pages, le vent fait parfois bruire les feuilles mais également claquer les drapeaux.

Jean-Paul Beaumier

ADÈLE INTIME

André Brochu
XYZ, Montréal, 1996,
102 p. ; 14,95 \$

Il est étonnant de constater à quel point, ces derniers temps, on attribue facilement le vocabulaire de roman à des récits plutôt courts qui n'offrent pas toujours la substance, la complexité et les qualités littéraires que réclame le genre romanesque. Et malheureusement *Adèle intime* n'échappe pas à la tendance. À vrai dire, il faudrait peut-être inventer une catégorie intermédiaire entre le roman et la nouvelle pour situer ce texte à la fois trop bref pour permettre



l'approfondissement d'un propos et trop élaboré – mais aussi trop dilué – pour satisfaire aux exigences de la nouvelle.

André Brochu écrit pourtant depuis belle lurette. Écrivain prolifique et reconnu, lauréat de prix prestigieux, à la fois critique, poète, nouvelliste et romancier, l'auteur d'*Adèle intime* jouit d'une solide réputation dans le milieu littéraire québécois. Il est d'autant plus pénible de ce fait de souligner la faiblesse de son dernier ouvrage de fiction qui laisse une gênante impression de travail bâclé et complaisant. Les thèmes tragiques du triangle amoureux, de la rupture, du désarroi sentimental, de la folie meurtrière y sont traités de façon banale et superficielle. Sans compter que les effets de style ratent souvent leur cible. On comprend bien qu'*Adèle* souffre, mais étrangement sa douleur reste en deçà des mots, comme abstraite. Même ses paroles crues, son délire scatologique sonnent faux, et ce malgré les intentions que l'on devine derrière ces choix langagiers. En revanche, il faut avouer que dans cette histoire racontée simultanément à la première et à la troisième personne, les transitions entre le *elle* et le *je* sont particulièrement réussies.

Cela dit, la force d'André Brochu réside dans la manière de situer les décors et les atmosphères. Il excelle avant tout dans l'art de faire passer l'émotion par une description, un détail significatif, une phrase qui soudain se démarque.

Or, puisque l'auteur sait faire preuve de délicatesse, pourquoi résout-il son intrigue de manière si brutale ? Décidément, l'intimité d'*Adèle* ne parvient pas à susciter l'adhésion du lecteur qui termine ce mini-roman peu convaincu de son intérêt.

Louise Villemaire

LE NEVEU D'AMÉRIQUE

Luis Sepúlveda
Trad. de l'espagnol (Chili)
par François Gaudry
Métaillé, Paris, 1996,
166 p. ; 34,90 \$

Quatre voyages de Luis Sepúlveda, quatre textes autobiographiques. Le premier voyage ne mène *nulle part*, c'est-à-dire dans une prison au Chili ; son grand-père le lui avait prédit ! Il parle peu des tortures, des 942 jours où il est enfermé ; il est homme plus libre que jamais ! On retrouve dans la prison la presque totalité du corps enseignant des universités du sud du pays ; ils organisent plusieurs facultés ; on peut y apprendre l'anglais, le français, l'allemand, le russe, les mathématiques, la physique quantique, l'histoire universelle, l'histoire de l'art, la philosophie. Libéré de prison, comment sortira-t-il du Chili et de l'Amérique latine ? Il n'a pas d'argent, la peur règne partout. Il reste six mois dans une riche famille pour écrire une biographie du maître de maison. Mais il prend le large le jour où un ami de la cuisinière lui apprend ce que la famille attend de lui : qu'il engrosse d'un fils la fille Aparicia ! Plus tard, à Barcelone, un éditeur le met en contact avec un écrivain anglais, Bruce Chatwin ; ils font le pari de se retrouver en Patagonie sur les traces de deux aventuriers, Butch Cassidy et Sundance Kid. Luis Sepúlveda attendra neuf longues années, en Allemagne, l'autorisation de rentrer dans son pays. Il part aussitôt pour la Patagonie, un pays qu'il aime, où il y compte beaucoup d'amis.

Au terme d'un quatrième voyage enfin, il arrive à Martos, en Andalousie. Le curé du village retrouve dans les registres paroissiaux le nom de son

grand-père et sa date de naissance. Miracle ! Le frère cadet vit encore, dans ce village, rue de la Vierge, n° 12. Luis Sepúlveda y entendra le plus beau poème que la vie lui ait offert quand Don Angel appelle Maria, une vieille femme tout habillée de noir et lui dit : « Femme, apporte du vin, mon neveu d'Amérique vient d'arriver ».

L'auteur est attachant parce que sa parole est celle d'un homme libre, chaleureux, qui raconte en toute simplicité et avec humour ses rencontres avec les gens, amis ou pas ; ce voyageur infatigable nous parle avec tendresse des pays qu'il aime.

Monique Grégoire

CAMI

Martine Latulippe
Arion, Québec, 1996,
144 p. ; 17,95 \$

Dans un roman étonnamment riche, Martine Latulippe nous fait découvrir un incroyable entrelacement de réflexions pertinentes sur l'amour, la folie et surtout la mort. La narratrice, jeune universitaire, écrivaine et grande lectrice évoque – pour elle-même et son éventuel public-lecteur – une histoire d'amour cauchemardesque qui la conduira dans un épouvantable dédale. Nous sommes en présence d'un personnage en perpétuel dédoublement, difficile à saisir, à identifier ; qui fait d'ailleurs allusion à des artistes dans l'imaginaire, tels Artaud et Dali.

Nous assistons ainsi à une constante confrontation entre ce que l'on nomme le réel et l'univers du fantasme. C'est une trop grande solitude chez le personnage qui crée cette distanciation excessivement angoissante et schizoïde. Cependant, le tragique de la bizarre existence de Camille s'imposera comme plus réel que ses affabulations délirantes. Sans dévoiler l'intrigue de ce déroutant roman, nous dirons que Camille est porteuse de malheurs, de mort : une sorte d'Ange noir. Elle nous dit : « [...] je ne peux plus tenir le

compte du nombre des morts qui m'entourent. Je vous épargne les pleurs, sachez seulement que je fais la fortune des morgues. Voilà peut-être pourquoi je nargue la mort, je la défie. Je ne la redoute plus [...] Voilà aussi pourquoi je vis seule : je prends mes précautions. Plus rien ne peut être contaminé. »

Un très beau texte donc qui mérite attention. En somme, nous découvrons une jeune auteure qui promet énormément.

Gilles Côté

Ô SIRÈNES, LIBÉREZ-MOI

Nicole V. Champeau
Vermillon, Ottawa, 1996,
93 p. ; 13 \$

Étrange !... Je n'ai pu lire ce recueil qu'une fois. Pas eu la force de m'y remettre. J'étais saoulé, ivre de mots, d'images, de musiques venues de je ne sais où. Depuis fort longtemps, je n'avais ressenti un tel envahissement à la lecture d'une suite poétique.

Alors quoi dire ? Rien ! Il y a dans cette œuvre tout ce qu'il faut pour faire taire les commentaires. Eau, terre, ciel ; flamme, feu, volcan ; lune, soleil, étoiles, atomes ; fruit, fleurs, arbres ; extase, douleur, confiance, peur, amour, défiance : mythologie, musique, ascension, plongée. Je vous le dis, il y a tout. L'écriture est habilement rythmée, portée par des mouvements de vagues, exactement comme le serait un bateau. C'est vraiment une Odyssée. La couverture du livre où l'on voit des sirènes surgir de la mer ne ment pas.

La question que je me suis posée en refermant le recueil ? Se pourrait-il que le paradis ne soit pas en haut mais en bas, qu'il nous attende au fond des océans plutôt qu'aux confins des galaxies ?

C'est la mélodie qui habite le texte qui m'a bouleversée. Suis-je tombée sous le charme ? « Ô sirènes, libérez-moi. »

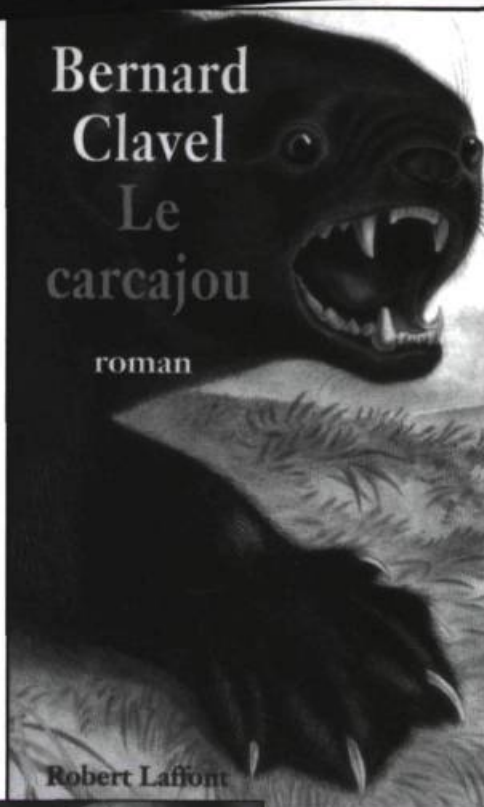
Je vous conseille vivement de lire cette auteure, originaire de Cornwall en Ontario, et installée à Ottawa.

Réjeanne Larouche

Bernard Clavel

Bernard Clavel Le carcajou

roman



Le carcajou

Le carcajou, cet animal maléfique auquel rien ne résiste...

Une longue traque...

Un roman bref, simple, admirable.

Robert Laffont